

Préface

Quelques mots

Avec le rien de mystère,
indispensable,
qui demeure, exprimé, quelque peu.

S. Mallarmé, *Quant au livre*

Dans une célèbre lettre à Johann Peter Eckermann du 11 octobre 1828, Johann Wolfgang von Goethe déclarait :

« Mes travaux ne peuvent devenir populaires. Celui qui le croirait serait dans l'erreur. Ils ne sont pas écrits pour les masses, mais seulement destinés à ces quelques-uns qui veulent et qui recherchent les mêmes choses que moi, qui ont les mêmes affinités. »

Un peu comme son contemporain Stendhal qui prétendait n'écrire, à son époque, que pour les *happy few* susceptibles de le comprendre ou pour les générations à venir, le créateur du fameux *Werther*, auteur à succès s'il en est, ne se considère pas comme populaire !

On pourrait déceler dans cette affirmation une certaine coquetterie. Pour ne retenir que quelques ouvrages parus avant *Le Conte* : les *Souffrances du Jeune Werther*, *Stella*, *L'infanticide*, *Prométhée*, *Iphigénie*, *Le Roi des Aulnes*, *Le Grand-Copthe*, l'épopée *Hermann et Dorothee*, *Reineke Fuchs*..., tant de titres qui témoignent d'une bien réelle notoriété... Et, s'il fallait aller jusque 1828 !

Pourtant, il est certain que l'œuvre de Goethe n'est pas toujours « - accessible », pour n'user que d'une litote.

S'il est avéré que les sciences ésotériques l'ont toujours attiré, elles prennent de l'importance particulièrement dans son œuvre tardive, à tel point qu'il est difficile de comprendre le *West-Östichen Diwan*, le II^e *Faust* ou *Wilhelm Meister* sans avoir recours à ces savoirs étranges et mystérieux. Le maître de Wilhelm assurera que « [...] le secret a de très grands avantages, car quand on dit à l'homme sans ambages ce qui est essentiel, il pense qu'il n'y a plus rien derrière. Certains secrets et même s'ils étaient révélés, on doit les respecter en les voilant de silence, car ce dernier agit sur la pudeur et les bonnes mœurs. »

Quand on relit *Le Conte*, la remarque mérite qu'on s'y arrête. De telles paroles sont certes proférées longtemps après son écriture et sa publication, mais elles auraient déjà pu clouer le bec aux premiers lecteurs, qui demandent à l'auteur de s'expliquer sur le *sens* de cet ouvrage, comme si ce n'était rien d'autre qu'une devinette semblable à ces vignettes multicolores qu'il fallait naïvement tourner et retourner dans tous les sens afin de trouver le singe caché dans l'arbre ou le chasseur perdu dans la forêt, découvrir le bon « sens », la signification naïvement ou savamment cachée !

Voiler, sans doute, travestir même : le *Conte* nous donne une image sibylline de la réalité ; silence sur sa signification encore davantage puisque Goethe remettra à leur place ses interrogateurs impénitents avec une sorte de nonchalance néo-platonicienne et ironique : « Chacun est capable de sentir qu'il y a encore quelque chose en profondeur, mais on ne sait quoi. » (*Conversations avec Reimer*) !

Le silence était aussi le signe sous lequel s'était placée la loge l'Union de Francfort fondée en 1741-1742 entre autres par le marquis Louis-François de la Tierce, le traducteur des *Constitutions d'Anderson* et l'un des instigateurs d'une franc-maçonnerie aux préoccupations éthique et irénique¹. On y révérait Harpocrate et Tacita comme en témoignent les discours, les médailles et les quelques objets de cette loge à nous parvenus ; on y rêvait d'une Europe réunie sous les auspices de la sagesse maçonnique, d'une chrétienté œcuménique et d'un Saint-Empire ne cherchant pas à inféoder qui que ce soit, quelque pays que ce soit. Le jeune Goethe, lors de son séjour à Wetzlar, ne pourra manquer de connaître cette loge, L.-F. de La Tierce logeant d'ailleurs chez les princes de Solms, à quelques lieues de là, à Braunfels.

L'*Union*, un nom qu'il nous faudra retenir avant d'aller plus loin dans ces réflexions sur *Le Conte*.

Plus de trente années avant ces sages paroles, en 1795, *Le Conte* venait de paraître dans la revue de son ami Friedrich Schiller, *Die Horen*, et déjà le silence était l'attitude de Goethe face à ceux qui se demandaient ce que cache cet étonnant récit.

Extrait du récit

Au bord du grand fleuve, qu'une forte pluie venait de gonfler et faire déborder, le vieux passeur reposait dans sa petite hutte, las des efforts consentis tout le jour ; il sommeillait.

Au milieu de la nuit, quelques voix retentissantes le réveillèrent ; il comprit que des voyageurs demandaient le passage.

Lorsqu'il franchit le seuil de sa porte, il vit, flottant au-dessus de sa barque amarrée, deux grands feux follets qui lui assurèrent être très pressés et qui souhaitaient être déjà sur l'autre rive.

Sans barguigner, le vieillard repoussa la berge d'un coup de pied et entreprit de traverser le fleuve avec son habileté coutumière tandis que les étrangers échangeaient de vifs propos dans une langue volubile et inconnue tout en

éclatant par instants de rire et en sautillant de ci et de là, tantôt sur les fargues et les bancs tantôt au fond de l'esquif.

— La barque prend de la gîte ! prévint le vieux, et si vous continuez à être aussi remuants, elle peut se retourner ! Asseyez-vous, les fous follets² !

Une telle insolence les fit éclater de rire, ils se moquèrent du vieillard et furent encore plus démontés qu'auparavant. Avec patience, celui-ci supporta leurs impertinences et atteint rapidement la rive opposée.

— Voilà pour votre peine ! lancèrent les voyageurs. Ils se trémoussèrent dans tous les sens et de nombreuses pièces d'or roulèrent au fond de la barque humide.

— Au nom de Dieu, s'écria le vieillard, que faites-vous ? Vous allez me causer le plus grand des malheurs. Si une de ces pièces était tombée à l'eau, le fleuve, qui ne peut souffrir ce métal, se serait soulevé en vagues monstrueuses qui nous auraient emportés et la barque et moi-même ; qui sait d'ailleurs ce qu'il serait advenu de vous ! Reprenez votre or !

— Nous ne pouvons rien reprendre de ce que nous avons semé en nous ébrouant, répliquèrent-ils.

— Vous me donnez donc encore la peine, dit le vieillard en se courbant et en recueillant les pièces d'or dans son bonnet, la peine de les rassembler et de les transporter sur la terre ferme pour les y enterrer.

D'un bond, les feux follets avaient quitté la barque et le vieillard leur lança :

— Et qu'en est-il de mon salaire ?

— Celui qui n'accepte pas l'or, peut bien travailler pour rien ! répliquèrent-ils.

— Il faut que vous sachiez qu'on ne peut payer qu'avec les fruits de la terre.

— Avec les fruits de la terre ? Nous les dédaignons et n'y avons jamais goûté.

— Pourtant, je ne vais pas vous lâcher jusqu'à ce que vous m'ayez promis de m'apporter trois têtes de choux, trois artichauts et trois gros oignons.

En plaisantant, les feux follets voulurent prendre la poudre d'escampette, mais ils se sentirent cloués au sol d'une incompréhensible manière. C'était la sensation la plus désagréable qu'ils aient jamais éprouvée.

Ils promirent de répondre à ses exigences dès que possible : il les délivra alors puis quitta la berge.